

Samedi, 12 août 2000, 19 h 30. *Diane*

Bruit de clé tournée dans la porte : Hubert rentre du travail.

Il travaille même le samedi.

Il m'embrasse :

- Bonsoir, ma chérie. Tu es sortie aujourd'hui ?

- Non, je suis restée là.

- Tu es enfermée depuis deux jours ! Tu devrais t'aérer un peu, tu vas tomber malade.

- Je ne veux pas sortir.

- Et ton livre sur Caravage, tu en es où ?

- Je n'ai pas beaucoup avancé. Après ce qui s'est passé cette semaine, je n'ai plus envie d'écrire.

- Dommage, ce que j'en ai lu est pas mal.

- Moi, je trouve ça franchement mauvais.

- Tu es dure avec toi.

- Non, simplement réaliste.

Je prépare le dîner. Vingt heures, nous passons à table, Hubert me sert un verre de vin, se sert et commence à manger.

Je suis silencieuse, préoccupée, il s'inquiète :

- Tu es soucieuse, quelque chose ne va pas ?

- J'ai reçu une lettre ce matin.

- Mauvaises nouvelles ?

- Non, non.

- Qui te l'envoie ?

- Peter.

- Une lettre posthume ! Qu'est ce qu'il te veut encore ce pervers ?

- Il est mort, Hubert, respecte les morts.

- J'ai du mal, après ce qu'il t'a fait.

- C'est mon problème.

- Il y a quoi dans cette lettre, des regrets éternels, des excuses larmoyantes ?

- Hubert, s'il te plaît !

- Ça me met hors de moi : mort, ce mec nous gâche encore la vie... Alors, qu'est-ce qu'il veut ?

- Que je vide son appartement.  
- Quoi ? C'est hors de question !  
- Pourquoi ?  
- Tu as rompu avec ce type. Tu n'avais plus aucune relation avec lui et tu veux faire son déménagement, fouiller dans sa vie, retrouver un passé sordide. Je te l'interdis, tu m'entends !  
- De quel droit ?  
- Depuis une semaine, tu es un vrai zombie, tu n'arrêtes pas de pleurer, j'en ai assez, je veux que ça cesse.  
- Hubert, j'irai...  
- Je ne te le conseille pas.  
- Des menaces ?  
- Je ne veux plus que tu souffres à cause de lui.  
- Il est mort, quelles souffrances veux-tu qu'il m'inflige encore ?  
Je suis toujours sa femme, je ferai ce qu'il demande.

Hubert se lève furieux, renverse son verre de vin sur la nappe blanche et quitte l'appartement.

Minuit, la porte de la chambre s'ouvre. C'est lui, probablement calmé. Il voudra faire l'amour. Je n'en ai pas envie.

Les derniers mois nous ne faisons plus l'amour Peter et moi : il aimait quelqu'un d'autre, je ne me laissais pas toucher. Je le désirais jour et nuit, mais quand il approchait, je le repoussais. Douloureux éloignement.

Hubert est beau, musclé, d'une fidélité que je suppose absolue.

Allongée sur le lit, je fais semblant de dormir, il se déshabille, se colle à moi et m'embrasse le cou, les joues, les lèvres. Je sens sa verge gonfler sur ma cuisse.

Quand Peter m'embrassait, je frissonnais, les muscles de mon ventre se contractaient, mes lèvres s'entrouvraient.

Hubert soulève ma chemise de nuit et murmure à mon oreille :

- Pardon, Diane, pardon.  
- Hubert, s'il te plait, pas ce soir.

Il n'écoute pas, il enfourne sa langue dans ma bouche.

Je ne résiste pas, je ne veux pas de nouvelle scène de ménage.

Docile, j'écarte les cuisses en le serrant dans mes bras, son sexe frotte ma vulve, il tâtonne.

Hubert entre en moi en râlant, il me lèche le nez, les oreilles, la langue puis me mord. Je crie : en général, ça l'excite...

Il jouit.

Il est sur moi, épuisé et repu. Je le repousse, il roule sur le côté et s'endort.

Je me lève et je me douche.

Peter est mort le dix août.

Cinq jours, déjà.

Je n'ai pas eu le courage d'aller chez lui, chez nous.

Il le faut pourtant, je dois vider l'appartement, donner des objets à ses frères, ses sœurs, ses amis, prendre les affaires abandonnées le jour de ses quarante ans.

Ce jour-là, je n'avais emporté qu'un cabas, de quoi me changer le lendemain, je voulais rompre à jamais, oublier.

La semaine suivante chez mes parents, je brûlai tout dans la cheminée, le cabas et ce qu'il contenait de ma vie d'avant. Je fus soulagée, plus rien ne me rattachait au passé désormais, hormis les souvenirs. Mais on ne brûle pas les souvenirs.

Je redoute l'instant où, franchie la porte, les ombres du passé viendront m'assaillir.

« *Je n'ai touché à rien, rien jeté, rien donné, tout est là* ».

Quelle étrange sensation d'aller dans le musée de sa vie, d'une vie que je pensais à jamais ensevelie et qui surgit en pleine lumière, intacte.

Me voilà archéologue, archéologue de ma propre existence ; une pompéienne qui, trois ans après l'éruption, retourne dans sa villa débarrassée des cendres et des corps, et erre de chambre en chambre oppressée par une affreuse solitude.

« *Fugue* » écrit-il, mais dans le mot fugue, il y a déraison, irréflexion, quasi-certitude d'un retour rapide de l'égarée. Il se trompe, mon départ était totalement réfléchi, je protégeais ma raison menacée, sans volonté ni espoir de revenir un jour.

Mais, le destin a frappé à ma porte, ébranlé ma volonté, abattu mes certitudes : j'ai revu Peter une dernière fois, rue du Bac, le soir de sa mort.

Je n'ai rien regardé ce soir-là, je ne venais que pour lui, pour un adieu qu'il quémandait. Je n'ai pas pris l'ascenseur, je ne voulais pas voir mon visage vieilli dans le miroir. Je suis montée à pied jusqu'au sixième. Dans l'appartement envahi d'oiseaux de papier, j'ai tout occulté, seul son corps ravagé par la maladie a marqué ma mémoire.

Un tunnel obscur m'a conduite du vestibule à sa chambre, de sa chambre au balcon et du balcon au vestibule. Je n'ai rien vu, ni la photo de Borobudur qui mange la moitié du mur du salon, ni les petits nègres articulés et hilares qui, à peine effleurés, hochent la tête ; ni la colonne d'un temple de je ne sais plus quelle Exposition Universelle. Je n'étais pas là pour ça, je

n'étais pas en pèlerinage, j'étais en mission humanitaire.

Mon devoir accompli, j'ai voulu fuir au plus vite et rejeter aux frontières de la mémoire ces quelques heures passées à son chevet, intermède douloureux dans une vie désormais paisible.

Il n'en est rien : Peter revient avec une infinie violence et mon destin que je pensais maîtriser m'entraîne vers des rivages improbables.

C'est décidé, j'irai chez Peter cet après-midi.

J'ai appelé Margarita tôt ce matin, elle fera le ménage rue du Bac puis déposera les clés chez mon concierge. Nous avons été très émues de nous parler, je ne l'ai pas revue depuis mon départ. Elle aurait bien travaillé pour moi, mais je ne voulais plus rien partager avec Peter.

Elle ouvrira baies vitrées et fenêtres, laissera entrer le soleil et l'air frais du matin, ainsi disparaîtront les relents du dernier soir.

De la rue de Saint-Simon à la rue du Bac, cinq cents mètres, peut-être moins. Je marche vers mon passé. Pas à la recherche du temps perdu car ce temps-là ne m'intéresse pas, mais par devoir. Pour le meilleur et pour le pire, j'en avais fait le serment à l'église. Je n'ai pas pu divorcer, alors j'affronte le pire une nouvelle fois.

Dans le hall de l'immeuble, ma gorge se noue. L'ascenseur...

Je ferme les yeux et, face à la glace, prononce comme par exorcisme : "Miroir, miroir". Mon cœur s'emballe, j'ouvre les yeux, trois ans ont passé, mon regard est plus doux, mon visage moins parfait, plus humain. C'est étrange, on ne se voit guère changer dans les miroirs de tous les jours mais dans ceux du passé le verdict est immédiat.

La lumière s'éteint, je n'ai pas appuyé sur le bouton, je ne suis pas prête. Je retrouve les odeurs, celle du bois encaustiqué de la cabine. La gardienne est sans doute la même. Je la revois frottant le vernis tous les matins, elle pestait contre le chien du cinquième qui urinait sur le paillason. Le chien est mort ou ses maîtres ont déménagé...

Il manque quelque chose, mais quoi ?

Bien sûr ! J'ai changé de parfum. Le lendemain de la rupture, je n'ai plus porté de Vanderbilt.

Le silence...

Soudain, le piano : Marie du cinquième, elle n'a pas déménagé ; la petite Marie dont le jeu hésitant et malhabile irritait Peter. Concerto en ré mineur de Bach, quels progrès !

Plus de *Lettre à Élise* raturée, ni de *Truite de Schubert* affolée : le papillon est sorti de sa chrysalide, pas de fausse note, pas de mauvais accord, parfaite maîtrise de la partition.

Ainsi, le temps qui passe n'est pas toujours ravageur. Je me surprends à sourire pour la première fois depuis dix jours.

J'ai la bouche sèche ; machinalement, je cherche une pastille de

réglisse dans mon sac. C'est de la menthe que je devrais avoir, pas de la réglisse. Je croquais toujours un bonbon à la menthe en prenant l'ascenseur, je voulais embrasser Peter l'haleine douce et parfumée.

La porte d'entrée claque, quelqu'un arrive, j'appuie sur le bouton du sixième. Sous mon doigt, l'ivoire incurvé ; les doigts de Marie courent sur le clavier.

L'ascenseur entame sa lente progression. Je ferme encore les yeux, deuxième étage, toujours ce drôle de bruit, des armées d'ouvriers n'ont pu en venir à bout, au grand dam de Madame Berthelot. Des noms, des visages me reviennent, des fragments de vies oubliées.

Troisième : Marie joue plus vite, mon cœur bat plus fort. Je remonte le temps. Dans mes rêves d'enfant, la machine qui permettait de le faire n'avait pas la forme d'un ascenseur. Retourner dans le passé était alors un désir puissant, je n'imaginai jamais aller dans le futur. L'idée de voir ma maison détruite, mes parents morts et ma ville défigurée, me terrorisait.

Aujourd'hui, j'ai cette même terreur, le passé, le futur s'entremêlent. Encore trois étages, une poignée de secondes, ces secondes-là, je les retiens de toutes mes forces, mais elles s'écoulent, inexorables.

Une saison de ma vie s'achève.